

LE CHEVALIER INIGO

SUITE ET FIN

La demeure seigneuriale vers laquelle se dirigeait le triste convoi d'Inigo, était, comme presque toutes ses semblables à cette époque, d'aspect sombre, presque menaçant, quoique située dans une riante vallée et tellement entourée d'arbres, qu'il fallait être devant ses murs pour en embrasser l'austère ensemble : un bloc de pierres brutes et de briques foncées sans autres ouvertures extérieures que la lourde porte armoriée, et sous la toiture plate une couronne de petites fenêtres grillagées, rappelant les façades jalouses des palais maures. Deux petites tourelles en encorbellement, complétaient l'aspect défensif de ces châteaux, où tout était disposé en vue de se défendre d'un coup de main ou de quelque assaut de bandes pillardes.

Mais si tout cet ensemble était triste, quelle vue admirable de cette chambre haute où l'on transporta le blessé, et où il allait passer de longs jours si vides et si remplis, si sombres et si lumineux, en face de lui-même et de son avenir. Tout près des murailles, à travers les bosquets touffus et verdoyants, coulait sans bruit la jolie rivière de l'Urola; les amandiers, les grenadiers, les lauriers tout roses de fleurs, formaient comme un bouquet dans la riante vallée, ceinte des montagnes pittoresques de l'Isarritz, du Soquin et de l'Arnazza. Leurs cimes découpées bordaient l'horizon d'une dentelle légère de vapeur qui allait se fondre dans l'azur incomparable du ciel de Biscaye. Un soleil d'or couvrait de sa gloire plaines et coteaux; des bergers, fiers comme des hidalgos, paissaient leurs brebis, et sur les chemins aux flancs des monts résonnait la sonnaillle des mules qui allaient au pays de Navarre ou revenaient d'Aragon. Il y avait des chants d'oiseaux, des senteurs de miel, des

bruissements d'insectes dans une paix, un silence, une richesse de nature qui devaient hâter la guérison du blessé.

Et pourtant, à peine était-il arrivé, que son état s'aggrava au point qu'on ne crut pas pouvoir le sauver. La réduction de la fracture de sa jambe



DISPUTE DE SAINT IGNACE AVEC LE MAURE.

droite, opérée précipitamment sur un champ de bataille et soumise aux secousses d'un voyage difficile, dans des chemins cahoteux, s'était mal faite : il fallut briser l'os à nouveau pour lui donner sa direction normale. L'opération fut si douloureuse que la fièvre s'empara du patient et mit ses

jours en danger. Il s'en remit pourtant et on put enfin prévoir le moment où Inigo, débarrassé de ses appareils, reprendrait sa vie de plaisirs et d'aventures.

Mais non, il n'en avait pas encore fini avec les mécomptes et les souffrances de toutes sortes. Lorsqu'on débanda sa jambe pour lui rendre la liberté, elle était tellement raccourcie qu'Inigo ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout; de plus, l'os deux fois brisé faisait une saillie affreuse qui achevait de déformer le genou du brillant chevalier, il fallait qu'il se résignât à rester infirme toute sa vie...

Inigo ne l'entendait pas ainsi, son humeur se révolta contre cette dépendance de l'infirmité et il résolut d'en sortir coûte que coûte. Ayant demandé au médecin si l'on pouvait scier cette malencontreuse nodosité du genou, et sur la réponse affirmative de celui-ci, il déclara qu'il le fallait faire. Quant au raccourcissement des muscles, il n'y avait qu'à les étirer jusqu'à ce qu'ils eussent repris leur longueur primitive. Vainement, le chirurgien lui objecta l'atroce douleur d'une opération pareille dans les chairs vives, et le long martyre de cette tension des muscles; il s'obstina; tout lui paraissait préférable à la déformation de sa jambe, et il supporta héroïquement des souffrances terribles: il le voulait ainsi, et ce qu'il voulait il le faisait.

Voilà donc Inigo étendu pour de longs jours sur un lit de douleur. Il souffre, il est inquiet de l'avenir, car si la guérison est certaine, les traces de sa blessure peuvent ne pas disparaître complètement; il y songe; son âme s'assombrit et son espoir est ébranlé; bientôt l'ennui se joindra à ce triste cortège et achèvera de dérouter cet esprit actif, cette nature ardente, que rien encore n'a dominé, et qui regimbe au joug.

Inigo s'ennuie, c'est un mal mortel; pour le conjurer, il invoque ses plus doux souvenirs, il s'imagine qu'il est guéri, qu'il retourne à la cour; il revoit celle qu'il aime, et il paraît devant cette reine de beauté avec l'auréole de ses souffrances, de sa glorieuse blessure, de son malheur. Il lui parle, il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait; il dit les moindres choses avec une verve qui amène le sourire aux lèvres royales; son imagination emportée compose de véritables romans dont il est l'unique héros, sans rival, bien entendu, et nous pouvons le croire puisque c'est lui-même qui a raconté cette phase de sa vie morale.

Mais on ne peut toujours rêver, et l'ennui de nouveau le tenaille. Ses frères, ses belles-sœurs l'entourent de soins, d'affection, d'égards, mais cela ne peut lui suffire; les longues insomnies, l'inaction, l'immobilité lui pèsent de plus en plus.

Que fera-t-il pour tuer ces heures intolérables? Un jour, il lui vient à l'idée de recourir à la lecture; il était de son époque, et aimait passionnément les récits d'aventures héroïques et amou-

reuses, les romans de chevalerie; un livre de cette sorte répondrait aux besoins de son imagination en détresse et le reposerait un peu de ses colloques avec lui-même. D'ailleurs, il ne lui était pas interdit de faire des rapprochements ingénieux et tout à son honneur entre les hauts faits des héros fabuleux et les siens: il allait pourfendre les montagnes, dévorer des lions, enchaîner les puissances occultes, délivrer des princesses... Incontinent, il envoya un serviteur à la bibliothèque lui chercher un de ces livres.

Le serviteur se fit longtemps attendre, pourtant il revint avec deux volumes, disant au señor maître qu'il n'y avait pas autre chose dans le château. Le blessé s'en contenta et ouvrit aussitôt le premier de ces livres: *Les Saints Évangiles!* Il ouvrit le second: *La Fleur (Vie) des Saints*, et les rejeta tous deux avec humeur sur sa table. Déception, impatience, on s'imagine tout ce qu'Inigo pensait de l'opportunité de cette lecture; mais Dom Garcia, toujours aux armées, avait négligé la culture de l'esprit dans sa famille, et d'ailleurs ces romans de chevalerie, considérés comme la peste dans les maisons austères de la noblesse de province, en étaient soigneusement évincés, Inigo n'avait qu'à y renoncer et à se replonger dans ses dialogues tendres, spirituels, persuasifs avec la dame de son cœur.

Cependant les deux livres méprisés gisaient sur sa table, ils y restèrent un certain temps et, soit machinalement, soit par surcroît d'oisif ennui, il finit par en lire quelques pages. C'était beau, c'était noble; le Christ Jésus prêchait la morale la plus pure, les martyres souriaient à la mort. De pauvres pêcheurs, sans fortune, sans armes, avaient conquis le monde entier pour leur maître, le roi du ciel; cela lui donna à réfléchir. Sans doute il avait lu souvent cette histoire de la religion, mais autre chose est de parcourir un récit austère de morale entre deux parades, l'esprit plein de futilités attrayantes, ou de le distiller mot à mot pour en extraire tout le suc, lorsqu'on sait n'avoir que cela à faire de longtemps. Et puis, l'heure avait sonné, il était en pleine crise d'âme, sa jeunesse avait été touchée par l'aile du malheur; depuis Pampelune, il connaissait autre chose que le succès, le bonheur, la santé du corps, l'orgueil de la vie. Il avait souffert dans son patriotisme, dans son honneur, dans sa gloire, dans ses membres mutilés, dans son âme surprise, déçue, inquiète et révoltée, et il sentait puissamment le besoin de se reprendre à quelque chose d'immuable qui le mit au-dessus de pareilles vicissitudes; des pensées confuses l'agitaient; sur un mot imprévu, il fermait le livre, en cherchait longuement le sens caché, en goûtait le charme mystérieux sans en comprendre toute la valeur, car ce travail étrange se faisait en lui à son insu; puis, emporté par son activité naturelle, la puissance des souvenirs et de l'habitude, il ouvrait de nouveau son cœur aux doux pensers qui ve-

naient en cortège renouer la chaîne de fleurs le rivant à celle qu'il aimait.

Ainsi passaient les jours de convalescence. Quand Inigo était las de lire, il se faisait donner un beau livre in-quarto où il écrivait les passages qui l'avaient le plus frappé. Il faisait ce travail en artiste, avec des enluminures d'or et de pourpre pour le nom de Jésus, bleues pour celui de Marie, de couleurs variées et savamment combinées pour le reste. Et tandis qu'il se livrait avec grande application à cette œuvre, son âme, comme le parchemin, ne se couvrait-elle pas de lettres d'or ou d'azur, tracées à jamais par une main divine ?

Nous ne pouvons suivre pas à pas cette transformation si entière, si imprévue ; cette nouvelle orientation de toutes ses pensées ; il est certain qu'Inigo n'était plus le même homme, lorsqu'à peu près remis de ses blessures et commençant à marcher, il put sans présomption songer à reprendre sa vie d'autrefois, sa belle vie de gentilhomme à la cour et de soldat aux armées. Et pourtant, chose étrange, à mesure que l'heure approchait de sa délivrance, il en parlait moins ; plus d'allusions à cette cour d'Espagne qui lui tenait tant au cœur ; plus de révoltes contre sa claudication qui était restée fort apparente malgré le martyre enduré ; plus de recherches élégantes ; plus de retour en arrière en vue du plaisir et de la gloire, mais un air grave, absorbé, de longs silences, rompus seulement par des conversations sérieuses, des interrogations bizarres qui déroutaient son entourage.

Dom Garcia s'émut, il comprit que quelque chose de radical allait sortir de tout ce changement et il connaissait assez son frère pour savoir que, quelque chemin qu'il prit, il le suivrait jusqu'au bout, sans tenir compte d'obstacles et d'inconvénients dont le chef de famille se troublait tout au contraire. Il se décida à interroger Inigo, sans lui dissimuler ses inquiétudes, mais n'obtint aucune réponse formelle et satisfaisante. Le chevalier lui répondit seulement de calmer ses alarmes, qu'il n'entreprendrait jamais rien contre l'honneur de sa famille, et que, pour le moment, il songeait à aller à Navarrette faire une visite de courtoisie à son oncle Don Manrique : il fallut se contenter de cette réponse évasive.

Certes, Martin Garcia avait raison de se méfier des restrictions de son jeune frère, car le voyage à Navarrette n'était qu'un prétexte pour pouvoir s'éloigner du manoir paternel sans entrer en lutte avec ses affectueuses résistances et peut-être les séduisantes tentations de la famille. Pendant sa longue et douloureuse réclusion, Inigo avait beaucoup réfléchi, nous l'avons vu, et le travail intérieur l'avait amené, par une série de déductions logiques, aux conclusions qu'il allait mettre en pratique. Il se disait ceci ou à peu près : les rois d'Espagne, de France ou de Navarre ne sont à tout prendre que les vassaux du Roi Éternel ; ils

n'approchent ni de sa grandeur, ni de sa justice, ni de sa richesse, ni de sa puissance ; par conséquent, le chevalier qui voudrait embrasser la plus belle et la plus noble cause, devrait s'enrôler dans la milice du Seigneur des seigneurs, vivre sous son étendard et se consacrer à sa gloire. Puis raisonnant toujours comme un preux, mais cherchant une compensation pour son cœur, au moment de l'immoler à la cause sacrée, il résolut d'en effacer l'image d'une reine de la terre pour se faire le chevalier de la reine d'amour la plus belle, la plus pure, la plus radieuse, dont le trône est à côté du Roi Éternel : la douce Vierge Marie.

Et pour commencer, ses devoirs une fois remplis envers le duc de Najéra, il allait au sanctuaire de Montserrat confier son épée à la Vierge des armées, *la mara de Diu de las batallas*.

Il partit donc un jour avec la secrète pensée de ne plus jamais rentrer dans cette demeure de sa famille et de mener dorénavant une vie de pénitence qui effacerait tous les excès de soins de lui-même, de vaine fatuité, d'orgueil, qui, jusqu'à ce jour, avaient rempli son existence. Mais ce jour-là encore, il avait revêtu une cuirasse qui brillait au soleil ; sa fidèle épée battait aux flancs de son cheval de guerre, deux écuyers suivaient ses pas, c'était toujours le beau, le brave, l'ardent chevalier Inigo qui s'en allait aux grandes aventures.

Une fois ses devoirs remplis vis-à-vis ses illustres parents, il renvoya, sous un prétexte quelconque, ses deux serviteurs à Don Garcia et prit seul le chemin de Barcelone qui devait le conduire à Montserrat.

Il chevauchait ainsi paisiblement un matin dans le pays accidenté de Catalogne, ravi des beautés de la nature qui lui parlaient du Ciel et l'enflammaient d'un plus ardent désir de sa possession ; il rêvait de pénitences héroïques, de conquêtes sublimes dans le royaume de Dieu, il serait mendiant et vivrait des restes des autres, il serait pénitent et ferait saigner sa chair sous les disciplines de fer, il serait pèlerin et irait à Jérusalem. Quand la nature effrayée essayait de se révolter, il répondait : « Eh ! quoi, saint François l'a fait, je le ferai aussi ; eh ! quoi, saint Dominique l'a fait, je le ferai aussi. » Et bravement, il marchait au but, tout enivré de force et de joie. Un Maure vint à le rejoindre, qui chevauchait dans la même direction. Les deux voyageurs se saluèrent et la conversation s'engagea entre eux.

C'en était fait du royaume sarrasin en Espagne depuis le règne de Ferdinand ; tous les guerriers maures qui n'étaient pas tombés sur les champs de bataille de Grenade avaient repris le chemin de l'Afrique ou des îles, mais dans les royaumes d'Aragon et de Valence, où ils se livraient au commerce des étoffes, des cuirs et de l'orfèvrerie, on les avait oubliés volontairement et ils y vivaient en paix avec leurs familles.

Naturellement, sous l'impulsion d'Inigo, tout à

son fervent amour pour Notre Dame, les deux voyageurs se mirent à parler d'Elle, et le chevalier, comme premier travail apostolique, voulut ramener le Maure à ses saintes croyances. Celui-ci, soit conviction préalable, soit prudence, car il ne se souciait peut-être pas d'entrer en lutte quelconque avec un compagnon de route aussi ardent, aussi prompt et aussi bien armé, concéda plusieurs points d'importance ; sur un seul il fut inflexible. En vain, le champion de la Vierge-Mère déduisait-il ses meilleurs arguments, pressait-il en s'échauffant, et traitant l'Infidèle de la belle façon ; celui-ci s'obstinait et, à la fin, sentant le terrain du combat brûlant, il piqua des deux, laissant Inigo tout enflammé d'une sainte colère et prêt à s'élanter sur le mécréant pour lui faire rentrer ses blasphèmes dans la gorge : ainsi le voulaient les lois de la chevalerie. Mais, comme sa monture bondissait sous l'aiguillon, Inigo l'arrêta soudain, et, la tête penchée, le regard incertain, encore pâle de colère et d'indignation, il se sentit troublé par un doute étrange, si nouveau pour lui qu'il n'y pouvait croire. « Ai-je le droit de tuer cet homme ? » se dit-il. Question terrible qui reste sans réponse. D'un côté, l'offense faite à Madame la Vierge Marie ; de l'autre, tous les exemples de miséricorde divine. Le chevalier s'en tire par une de ces décisions qui révèlent d'un coup sa foi, sa confiance en Dieu et ses attaches toujours vives aux questions d'honneur. « Je vais aller jusque là-bas où la route se divise, se dit-il, je laisserai mon cheval libre de suivre le chemin qu'il préférera. S'il prend le sentier montant, je ne ferai aucun mal au Maure, il poursuivra son voyage ; mais si mon cheval suit la grande voie, je tue l'Infidèle. »

C'était simple, expéditif et tout à fait propre à calmer ses scrupules, puisqu'il s'en remettait au jugement de Dieu.

Le Seigneur ne voulut pas tromper la naïve confiance de son nouveau serviteur, ni permettre que sa droiture l'égarât. Lorsqu'Inigo rendit la bride à sa monture, celle-ci choisit le sentier abrupt qui montait droit au sanctuaire et sauva le Maure de la colère du chevalier pénitent. Le Maure, lui, s'en allait tranquille, sans se douter du danger qui menaçait son voyage. Une vieille gravure que j'ai sous les yeux donne un joli croquis de cette scène si bien dans les mœurs d'alors ; on voit au premier plan Inigo à cheval, s'enfonçant au milieu d'un chaos de rochers, les regards dirigés au ciel d'où lui vient un rayon lumineux ; et dans la plaine, au loin, le Maure qui s'éloigne fièrement, comme quelqu'un qui vient de conjurer un grave danger. Il est accompagné d'un petit page mauricaud, et tous deux, sous leurs turbans à aigrettes, sont raides et cambrés comme des lames de yatagans.

La contrée parcourue alors par Inigo est d'aspect tout à fait saisissant ; c'est une des plus étranges merveilles du pays espagnol, et l'on ne peut rete-

nir un cri d'admiration lorsqu'on se trouve en présence de ce chaos de pierres, de ces amoncellements de roches gigantesques jetées pêle-mêle au milieu des torrents, dans une solitude silencieuse et sombre, avec des murs à pic, redoutes naturelles et inaccessibles, qui surplombent des précipices insondables.

Le mont Serrat, isolé, se dresse au milieu d'une plaine magnifique, il découpe sur le ciel son étrange silhouette qui lui vaut son nom de scie : *Scierrat*.

Tous ces pics menaçants, échelonnés et pressés les uns contre les autres, ces aiguilles qui paraissent d'en bas aiguës et inaccessibles, furent d'abord consacrés à Vénus qui avait son temple sur un des sommets. Sans doute la beauté de ces lieux fixa ce choix, mais quel étrange contraste entre la jolie déesse païenne faite d'un peu d'écume blanche, rosée aux caresses du soleil, et la sauvage splendeur de son piédestal. Du reste, tout étonne et enchante en ces lieux sauvages. Lorsqu'après bien des efforts on arrive, par de gigantesques gradins, à l'extrême pointe de ces dents de scie, quelle n'est pas la surprise de se trouver sur de riants plateaux où la nature a jeté sans mesure les herbes balsamiques, les fleurs éblouissantes, telles qu'on n'en voit que sur les hauteurs ; et, tout autour de ces terrasses enchantées, des remparts naturels, fouillés aux premiers âges par les eaux diluviennes et dont les grottes furent l'asile des fils de saint Benoît jusqu'à la conquête des Maures. A côté de ces refuges troglodytes, de petites chapelles regardent les abîmes et appellent les voyageurs harassés de l'ascension.

C'est le paradis des solitudes ; de ces hauteurs, on ne voit plus la terre, on n'entend plus ses vagissements, car on a dépassé la zone des nues lourdes qui se traînent et s'accrochent en bas aux flancs rugueux de la montagne. Et que le ciel est beau, transparent, lumineux, c'est bien un lieu de prière et de contemplation !

Avant de disparaître, les moines, qui l'avaient reçue en dépôt pour la soustraire aux profanations des Infidèles, cachèrent la Vierge des Batailles dans une de ces grottes, puis ils se dispersèrent, et le temps acheva son œuvre d'oubli.

Cependant, une vague tradition survécut et triompha après des siècles d'occupation étrangère : la statue vénérée, contemporaine, dit-on, de saint Jacques et que les comtes de Barcelone plaçaient au milieu de leurs armées quand ils marchaient contre les Maures, fut retrouvée intacte au fond de la grotte, et on lui édifia un sanctuaire magnifique sur la montagne qui l'avait si longtemps abritée. Des moines s'offrirent à se faire ses gardiens ; un monastère avec ses dépendances d'hospices et de refuges pour les pèlerins s'éleva autour du nouveau temple, et les peuples, les armées, les empereurs vinrent à travers les siècles prier aux pieds de Notre-Dame de Montserrat...

La nuit de ce jour est venue, tout repose. La sainte montagne, son blanc suaire de nuages roulé à ses pieds, dresse ses fières aiguilles sous la coupole des cieus, et une pluie d'étoiles d'heure en heure marque la fin des mondes dans le firmament constellé. Le monastère s'est endormi ce soir, et nul bruit ne révèle sa présence; tout dort, même la prière. Non, un homme veille auprès de l'Image resplendissante sous la lumière de ses soixante lampes d'argent, de ses mille cierges de cire. Il se prosterne sur une marche de l'autel et y dépose une épée nue. Le voici qui se relève et montre son beau visage pâli par la souffrance et les larmes. Il est vêtu d'une longue tunique faite d'une grossière toile à sac, toute hérissée de débris de paille, les pieds nus : c'est la livrée du pauvre; mais sous ce vêtement misérable, le grand seigneur se devine, il n'a pu dépouiller cet air de noblesse souveraine, ces traits fins et réguliers, cette douceur profonde du regard, qui furent sa gloire et son péril; et sous sa robe de mendiant bat le plus grand cœur qu'il se puisse voir : celui d'Inigo. Il est venu là, suivant les antiques traditions des aïeux, faire la veillée des armes; cette nuit, la Madone des Batailles doit le sacrer son chevalier, et demain il descendra dans la plaine à la conquête du monde pour le Christ-Roi!

Il pleure. De douloureux sanglots soulèvent parfois sa poitrine au souvenir de sa vaine jeunesse gaspillée, dispersée au vent de son orgueilleux caprice, et il jure d'effacer la trace de cette félonie. Tantôt à genoux, tantôt debout, tantôt prosterné sur le sol, ou les bras tendus vers l'autel, il prie, il écoute, il promet, il espère; parfois aussi le sourire des bienheureux extasie son visage, il voit alors ses désirs réalisés, son œuvre vivante. Il voit dans le lointain glorieux des âges accom-

plis, ses fils, comme lui chevaliers du Christ; et capitaine héroïque, il voit sa Compagnie toujours debout sur les champs de bataille, versant son sang pour la plus grande gloire de Dieu...

L'aube se lève et annonce le jour; le soleil triomphant sort de son lit de pourpre, voici que tout s'éveille. Les moines sous leur cagoule abaissée murmurent la prière du matin; les mendiants se querellent aux portes encore fermées, on entend la voix des cloches qui accompagne la litanie des pèlerins sur le chemin du sanctuaire : *Rosa mystica, turris eburnea, turris Davidica, forteresse de notre foi, amour de nos cœurs, ora pro nobis.*

Debout, Inigo, le combat t'appelle; glorieux chevalier du Christ, debout!

Que j'aurais voulu vous dire mieux cette histoire de chevalerie; il faudrait pouvoir l'écrire avec les lettres d'or dont nous parlions naguère, elle devrait embrasser d'un coup d'œil large et sûr toutes les faces de cette magnifique personnalité si vivante, si humaine, et par la suite glorifiée avec un si resplendissant éclat. Mais, dans les pages rapides d'une esquisse comme celle-ci, il n'était possible d'admirer qu'un côté de ce noble caractère, et il faut s'arrêter au moment où le héros s'élance sur le nouveau champ de bataille où flottent *les deux étendards*. Aussi bien, de ce jour, ce n'est plus le descendant des fiers Oñez, le sublime vaincu de Pampelune, qui combatta : glorieux phœnix, il s'est transfiguré dans ses cendres; mais au ciel, où ressusciteront toutes les gloires, ne retrouverons-nous pas la cuirasse d'or du chevalier Inigo sous la bure pénitente d'Ignace de Loyola?

C. DE LAMIRAUDIE.

FENAIISON

*J'aime le foin gris et d'hier coupé,
Tout vivant encore,
Rempli de parfums, au matin trempé
Par l'encens d'aurore.*

*Que de plants épais et de brins fluets,
De vertes lanières,
Que de myosotis et que de bluets
Morts dans nos fenières!*

*Nous nous y roulerons sans songer aux pleurs
Du gazon superbe,
Quand la faux a pris ses amours de fleurs
Pour faire un tas d'herbe.*

*Pauvre foin coupé les jours de soleil,
Plein de salicaire,
De corolles fait, tu deviens pareil
Au saint reliquaire.*

*Reliquaire aimé, d'aube, de rayons,
De jeunesse douce,
D'ailes de chimère et de papillons,
De plumes, de mousse.*

*J'éprouve un respect, sans le définir,
Pour ta destinée,
Comme auprès d'un mort éteint sans finir
Sa vingtième année.*

JEAN DE L'ÉTOILLE.



FLEURS FANÉES

SUITE



MARTHE n'était pas gourmande. En outre, elle avait conservé chez son père les habitudes de régularité contractées au couvent. Elle ne toucha donc aux fruits confits et autres douceurs que pour complaire à la mère de ses amies et se mieux concilier ses bonnes grâces, dont elle avait besoin présentement.

Lorsqu'elle eût ainsi capté la bienveillance, d'ailleurs acquise d'avance, de la baronne, elle jugea le moment opportun pour lui demander la réponse aux questions redoutables qui, depuis plus d'un an, tourmentaient son esprit.

Elle fut bien inspirée de ne prendre aucun détour.

La baronne de Brives, en effet, possédait, entre autres qualités, une franchise toujours imperturbable, bien que parfois trop acerbe. Elle avait l'horreur native de toute dissimulation et il ne servait de rien, auprès d'elle, de l'aborder avec des précautions oratoires auxquelles le clair regard de ses yeux gris d'acier mettait promptement un terme.

Marthe connaissait ce caractère primesautier de la mondaine.

Elle aborda donc résolument la difficulté, ce qui convenait, d'ailleurs, beaucoup plus à sa propre droiture, à sa spontanéité juvénile.

— Ma tante, commença-t-elle, je suis tout à fait heureuse de me trouver un instant seule avec vous. Je vous avouerai même que j'ai profité de l'avis de Paulette pour venir à vous avant le retour de vos filles.

— Ha, ha, fit la baronne, tu as donc de graves confidences à me faire ?

— Oui. Mais le mot confidence est impropre, si vous entendez par là que j'ai des secrets à vous confier. C'est, au contraire, de vous que je désire apprendre plusieurs choses.

— Autrement dit, tu veux me poser des questions, n'est-ce pas, fillette ?

— C'est cela même. J'ai besoin que vous m'é-

clairiez, que vous m'ouvriez les yeux sur certains points de mon existence demeurés obscurs.

Le front de M^{me} de Brives se rembrunit.

Avait-elle prévu cette question de la jeune fille ? Son tact exercé de femme du monde pouvait lui en fournir la divination.

Jusque-là, sans doute, Marthe, un peu surprise par les événements, ne s'était, peut-être, que médiocrement préoccupée de la situation anormale de sa famille. Mais le jour était venu où, peu à peu, son esprit s'était éveillé, et en constatant la différence entre son foyer et les autres, elle avait pu concevoir des soupçons et des alarmes.

Qu'elle tint à se renseigner à ce sujet, rien n'était plus naturel.

La baronne ne fut donc pas surprise, mais elle éprouva quelque embarras. Marthe la prenait au dépourvu.

Elle voulut, tout d'abord, gagner du temps, devinant que la jeune fille allait, tout de suite, aborder le brûlant problème, se donner à elle-même le loisir de préparer ses réponses, de doser, en quelque sorte, la vérité, ne sachant pas bien encore quelle quantité de révélations pénibles cette jeune âme toute neuve était capable de supporter.

Elle ouvrit donc le dialogue par des phrases banales.

— Je ne demande pas mieux, ma petite Marthe, que de t'éclairer, comme tu dis. Encore faut-il que je sache sur quels points tu désires être éclairée, si je suis susceptible de le faire, et si tu n'aurais pas pu trouver près de toi des avis plus sûrs, de plus véridiques informations.

Elle ajouta, caressant de la main la jolie tête penchée vers elle :

— Car, tu le sais, je ne passe pas pour être d'une sagesse salomonienne, et il ne manque pas de gens dans le monde pour prétendre que je suis d'un contact plutôt pernicieux pour une jeune fille de ton âge.

— Fi ! ma tante, se récria Marthe. Est-il possible qu'il se trouve des gens assez méchants pour parler de vous ainsi, de vous, la mère d'Aline et de Paule ?

La baronne soupira, malgré le sourire ironique de ses lèvres.

— Hé oui, mon enfant. Le monde est fait ainsi. Je ne lui donne pourtant pas tout à fait tort. Je recon- nais qu'il a le droit, souvent, de juger sur les appa- rences et, je l'avoue, les apparences ont pu m'être parfois contraire. Tu te rends bien compte, en effet, qu'on ne peut exiger de la foule qu'elle scrute les consciences, qu'elle pénètre le fond des cœurs. Il n'y a que Dieu qui les sonde. L'homme juge ses semblables sur ce qu'il en voit. C'est tant pis pour ceux qui lui montrent une face menteuse. Ils ne sauraient demander qu'on lève le masque superficiel sous lequel ils cachent trop bien leurs qualités réelles ou seulement leurs bonnes inten- tions.

Elle ajouta avec un petit rire sarcastique :

— Le proverbe ne dit-il pas, d'ailleurs, que « l'enfer est pavé de bonnes intentions ».

Cette ironie, trop teintée d'amertume, avait in- timidé Marthe.

La baronne s'aperçut qu'elle venait d'être mala- droite en voyant les yeux effarouchés de Marthe se fixer sur elle avec inquiétude.

— Allons, pensa-t-elle, je viens de faire une sot- tise. Cette petite était venue vers moi, l'esprit obsédé de questions cruelles. Voilà que, pour y parer, j'ajoute de nouveaux points d'interrogation au problème.

Et, reprenant aussitôt son air enjoué, elle attira Marthe plus près d'elle.

— Mais il ne s'agit pas de cela. Tu es venue pour me demander quelque chose et je com- mence par te parler de moi, par te dire des fa- daïses. Voyons ? Expose ta requête. En quoi puis-je t'être utile ou agréable ?

Marthe balbutia et ne parut plus aussi assurée.

Elle était venue avec confiance, bien qu'elle ap- préhendât de toucher à un sujet délicat. Elle était partie de chez elle avec cette belle crânerie qui est faite d'une certaine part d'ignorance du péril. Le courage de la jeunesse est toujours un peu fanfa- ron. Il triomphe souvent par sa fougue, jouant le tout pour le tout, sans réflexion.

Mais elle venait de se heurter tout de suite à une parole désenchantée, à un sourire sardonique : si elle avait parlé d'abondance, dès le début, il est à croire qu'elle eût vidé son cœur d'un seul coup, qu'elle eût exposé sans réticence l'état de son âme, ses perplexités, ses angoisses. Maintenant l'attitude un peu railleuse de la baronne, en dépit de l'affection que celle-ci lui témoignait, lui ôtait une bonne partie de sa résolution. La crainte de paraître indiscreète, mêlée à la peur du ridicule, arrêtait la confiance sur les lèvres.

Il fallut que M^{me} de Brives vint au secours de sa timidité :

— De quoi s'agit-il ? dit la baronne. As-tu quelque ennui ?

Marthe se trompa sur la signification du mot. Elle crut que son interlocutrice lui posait une question sur sa situation personnelle au foyer de

son père. Et, tout aussitôt, la méfiance qu'elle avait conçue naguère, en supposant que l'ani- madversion de celui-ci se fondait sur quelque hostilité secrète de la baronne, lui revint à l'esprit.

Les quelques expressions amères dont M^{me} de Brives s'était servie à l'encontre des jugements du monde lui parurent viser son père.

Cela la refroidit et diminua d'autant la sincé- rité de son élan.

— Oh ! non, ma tante, répondit-elle. Je n'ai ja- mais été plus heureuse qu'en ce moment. Papa est si bon pour moi.

La mondaine attacha sur Marthe un regard aigu.

— Décidément, se dit-elle, cette enfant se trompe sur le sentiment qui me guide, ou bien elle est moins naïve que je ne supposais.

Et un peu d'irritation suivit cette découverte.

— Ce n'est pas là ce que je te demande, ma fille, reprit-elle avec un peu de sécheresse dans le ton. Je sais bien que ton père t'aime autant qu'il le peut, qu'il ne ménage rien pour te rendre la vie agréable, qu'il te gâte même au besoin. Mais, du moment que tu es venue pour me poser des « questions », c'est, j'imagine, pour que je te ren- seigne sur quelque chose qui te donne du souci ? Me suis-je méprise ?

Marthe avait remarqué la nuance d'impatience de la voix. Elle crut également relever un peu d'aigreur dans les termes dont M^{me} de Brives s'é- tait servie en parlant de M. d'Elven : « *T'aime autant qu'il le peut..., te gâte même* ». Ces mots lui parurent enfermer une critique, sinon un blâme formel.

— Je vous assure, ma tante, répliqua-t-elle, que papa fait tout ce qu'il peut pour que je ne m'en- nuie pas. Je ne suis pas malheureuse, il s'en faut, et je serais bien coupable, si je me plaignais de mon sort.

M^{me} de Brives était femme de sens. Elle vit bien que le seul moyen d'obtenir la confiance de Marthe était de lui donner sur le champ une marque d'affection. A vouloir raisonner avec elle, elle courait le risque de refroidir davantage cette confiance qu'elle venait de heurter.

Se soulevant sur la chaise longue, elle entoura de ses bras le cou de la jeune fille et la pressa tendrement sur son cœur.

— Voyons, ma chérie, nous faisons fausse route. Depuis un instant, je m'aperçois que nous tour- nons autour du sujet qui t'amène et qu'au der- nier moment tu hésites à me faire connaître. Je voudrais te persuader que je t'aime de tout mon cœur, que rien ne m'est plus cher que ton bonheur et aussi celui des tiens. Parle donc en toute fran- chise ; dis-moi ce qui te préoccupe, et je t'aiderai de tous mes moyens à dissiper tes inquiétudes, si tu en ressens. Tiens ! Veux-tu que je te devine un peu ?

Ces paroles suffirent à rasséréner l'esprit de Marthe.

— Oh! oui, ma tante, je veux bien, s'écria-t-elle.

M^{me} de Brives vit briller une larme au bord des cils noirs.

— Alors, je commence, dit-elle avec enjouement. Voyons si je pourrai t'ôter l'épine du cœur sans trop te faire crier.

Marthe répondit à l'étreinte et cacha sa tête sur l'épaule de sa tante.

Alors, avec des précautions infinies, choisissant ses expressions, n'appuyant que progressivement sur la plaie, M^{me} de Brives parvint à arracher à la jeune fille le secret qui la faisait souffrir.

— Oui, lui dit-elle doucement, je comprends ta peine, ma chérie. Tu te désolés à la pensée que deux êtres bons et dignes de se compléter vivent ainsi éloignés l'un de l'autre, alors surtout qu'ils ont en toi le plus naturel et le plus doux des liens. Tu souffres de te partager, lorsqu'il serait si facile, si simple de fondre en une seule les deux chères tendresses de ton cœur. Et tu te demandes quelle cause a pu être assez violente, quel motif assez grave pour séparer deux créatures en qui tu ne remarques que des qualités, pour rompre le nœud formé sous les yeux des hommes par un mutuel consentement du Dieu qui protège les foyers purs? Hélas! Ma pauvre enfant, que te répondrai-je à cet égard? Je ne puis guère te donner de parole rassurante. Aucun motif sérieux, tu entends bien : *aucun*, n'a été invoqué, n'a servi de prétexte à cette séparation. Mais les grands effets ont souvent de petites causes. Ce qui a, peu à peu, éloigné ton père de ta mère, ça été la différence de leurs caractères. Ni l'un, ni l'autre n'a su, ni voulu faire, en temps opportun, les concessions nécessaires à la paix des ménages.

Marthe releva son visage mouillé de larmes.

Mais, au travers de ces larmes, une lumière brillait, une joie éclatait. Du discours attristé de sa compagne, elle n'avait retenu que cette affirmation consolante : aucune cause grave, aucun motif sérieux n'avait occasionné la séparation de tes parents.

— Ainsi, ma tante, demanda-t-elle, il n'y a pas eu autre chose? C'est parce qu'ils ne s'entendaient pas que papa et maman n'ont plus voulu vivre en commun? Vous en êtes bien sûre?

— Aussi sûre qu'on peut l'être, mon enfant, quand on a reçu les confidences des deux parties. Et ce dont je suis tout aussi sûre, c'est qu'ils souffrent l'un et l'autre de cette situation.

— Alors, alors, fit joyeusement Marthe, rien n'est perdu, tout peut se réparer. Je les remettrai d'accord, ma tante.

— Ce sera peut-être moins facile que tu ne crois, mon enfant.

— Qu'importe! Dieu m'aidera, et vous aussi, n'est-ce pas?

— Oh! de grand cœur, ma chérie, répondit la

baronne en l'embrassant de nouveau. Mais, chut! Pas un mot de plus! Voilà tes cousines qui rentrent. Je les entends. Essuie tes yeux.

III

C'étaient, en effet, les demoiselles de Brives qui reentraient de leur visite matinale et qui, tout de suite, après avoir embrassé leur mère, se jetèrent au cou de leur cousine.

Rien n'est charmant comme ces rencontres de jeunes filles, rien, si ce n'est le gazouillant papotage qu'elles provoquent, roulant sur les mille bagatelles dont est faite l'existence peu laborieuse des patriciennes riches.

A peine entrées, Aline et Paule se mirent à raconter leur course et les divers incidents, de peu d'importance, qui l'avaient marquée.

C'était Aline qui, en sa qualité d'aînée, avait pris la parole la première. Quand elle respira, sa cadette intervint.

— Tu oublies le principal, ma chère sœur!

— Quel principal? Il me semble que je n'ai rien omis.

— Bah! Tu crois? Eh bien je vais suppléer à ton défaut de mémoire. Figure-toi, maman, que l'escadre est arrivée au Golfe Juan...

— Ah! interrompit Marthe avec joie, l'escadre est arrivée!

De toutes les distractions de la côte d'azur, les évolutions de la flotte étaient celles que préférait M^{lle} d'Elven.

— Oui, reprit Paulette. Nous venons de rencontrer Marcel.

— C'est vrai, confessa gaîment Aline, j'avais totalement oublié ce détail, Paule a raison.

— Cela prouve, fit M^{me} de Brives sur le même ton, que la présence de ton cousin ne t'émeut guère, ma chère fille.

— Pourquoi en serais-je émue? Marcel est presque notre frère. Il ne me viendrait pas à la pensée qu'il pût prétendre à devenir mon mari.

— Ni le mien, appuya Paule. Ça ne m'empêche pas d'être ravie de le voir. Au moins allons-nous avoir l'occasion de nous amuser... sérieusement.

— Qu'est-ce donc que ce cousin Marcel? demanda timidement Marthe. Vous ne m'en aviez jamais parlé?

— Vraiment? se récrièrent les deux jeunes filles avec étonnement.

— La preuve, c'est que je vous interroge à son sujet, fit Marthe en riant.

Paule, qui s'était jetée sur un sofa, se leva impétueusement.

— C'est ça qui serait drôle, par exemple! s'exclama-t-elle.

Elle s'était plantée en face de M^{lle} de Brives et la dévisageait avec des yeux qui semblaient la considérer pour la première fois.

— Oh ! oui, ce serait drôle ! répétait-elle avec des explosions de gaîté. C'est que c'est absolument ça, tout à fait ça. Vois donc, Aline ? Rappelle-toi.

M^{me} de Brives voulut imposer silence à sa fille.

— Tais-toi donc, pauvre sottie. Quelles folies vas-tu nous conter là ?

— Ce ne sont pas des folies, maman, c'est une chose très extraordinaire en vérité, mais tout à fait réelle. Et, même, tu étais présente le jour où Marcel nous en fit la révélation.

— Tout cela ne me dit pas qui est ce Marcel ? reprit Marthe un peu rougissante, un peu gênée par les regards que les deux sœurs attachaient sur elle. Car maintenant Aline était de la partie, elle échangeait avec Paule des coups d'œil pleins de sous-entendus et elles riaient ensemble.

— Voyons, réclama Marthe, me direz-vous ce que signifie toute cette mimique ?

Paule prit les deux mains de sa cousine et la fit asseoir dans un fauteuil.

— Mademoiselle Marthe d'Elven, dit-elle avec une solennité comique, veuillez nous prêter toute votre attention, car nous allons vous conter une histoire qui pourrait bien n'être que le prologue d'un récit plus merveilleux encore... Et n'ouvrez pas de grands beaux yeux effarés comme ça. Réservez votre émotion pour le moment psychologique et convenable. Nous vous en préviendrons, d'ailleurs.

M^{me} de Brives, moitié rieuse, moitié sévère, voulut encore intervenir :

— Qu'est-ce que cette plaisanterie, Paulette ? demanda-t-elle.

— Chut, madame, répliqua l'espiègle, vous n'avez pas la parole en ce moment. On vous la donnera en temps et lieu. Présentement, c'est moi qui pérore, attendu que j'ai la meilleure mémoire de la famille, ainsi que l'a confessé Aline tout à l'heure. D'ailleurs, je vais le prouver en narrant à M^{lle} Marthe d'Elven, notre parente, le petit conte plein d'intérêt que voici :

« Il y avait une fois un beau jeune homme plein de mérites... »

Elle fut interrompue par les rires de l'assistance, au milieu desquels celui de Marthe sonna plus clair que les autres.

Sans s'arrêter à ce premier témoignage des sentiments de l'auditoire, l'aimable fille continua son exposition :

« — Il y avait une fois, dis-je, un beau jeune homme plein de mérites et si vertueux qu'il ne se doutait pas même qu'il existât des femmes dans la création et ne songeait à rien moins qu'au mariage. »

« Ce jeune homme donc, épris de la gloire et des nobles actions, mais dédaigneux du beau sexe, prit un soir d'automne le train qui conduit de Marseille à Paris. Il courait au-devant du châtiement mérité par sa coupable indifférence. »

« En effet, au moment où le train qui le portait

s'arrêtait sous les vitres de la gare de P.-L.-M., un autre train chauffait pour faire la même route en sens inverse. »

« Or, parmi les voyageurs qui s'apprétaient à prendre place dans le second convoi, figurait un monsieur d'une quarantaine d'années, accompagné d'une personne si jolie, mais si jolie, que le jeune homme indifférent, quoique plein de mérites, s'arrêta court, frappé en plein cœur par ce qu'on nomme vulgairement « le coup de foudre ». »

« Si amoureux que devienne un homme, surtout dans les cas foudroyants comme celui que je viens de narrer, il est bien difficile pour lui de se renseigner à l'instant sur l'objet de sa soudaine flamme. »

« D'autant plus qu'à ce moment même, la radieuse apparition, qui venait de jeter ainsi le trouble dans l'esprit de mon héros, s'éclipsait, en compagnie du monsieur qui paraissait être son père, dans un sleeping-car. »

« Le jeune homme vertueux éprouva à ce moment une terrible tentation. »

« Il eut envie de remonter dans le train en partance et de regagner les lieux d'où il venait, sans avoir pris de Paris autre chose que la vue rapide d'un embarcadère encombré de voyageurs. »

« Mais il se rappela à temps qu'il lui fallait, pour ce faire, prendre un nouveau billet, et dans l'intervalle de sa course au guichet, le convoi où sa vision s'était évanouie serait déjà hors de la gare de départ. »

« Le sifflet se fit entendre, précédé d'un son de cloche. Le train s'ébranla. »

« Adieu le rêve ! Adieu la chance de retrouver la jolie voyageuse. »

« L'amour avait pris sa revanche. Il décochait sa flèche en fuyant, tel le Parthe, en plein cœur de son trop présomptueux contemplateur. »

« Cette flèche, c'était le souvenir, un souvenir impérieux, dominateur, qui empoisonnait de regrets tous les jours du noble jeune homme, qui chassait le sommeil de ses nuits, si bien qu'il dépérit, n'échappa que par hasard aux coups de la vieille Faucheuse et, de présomptueux qu'il était, devint brusquement langoureux et languissant, se penchant comme un saule pleureur sur la pierre de ses antiques négations et versant sur cette pierre, qui avait été son cœur, les larmes d'une contrition, hélas, inutile. »

Ici Paule fit une pause, ce qui permit à ses trois auditrices de battre des mains. Marthe, très gaie, s'écria :

— Bravo, Paulette ! Si jamais le barreau est ouvert aux femmes, tu n'auras qu'à te faire inscrire parmi les avocats. Tu as un don de parole que bien des orateurs, même politiques, t'envieraient. »

— Croyez-vous me l'apprendre, jeune fille perspicace ? riposta la plaisante narratrice. Gardez vos démonstrations pour plus tard, car vous allez être appelée à montrer votre grandeur d'âme. »

Et, s'adressant de préférence à sa cousine, elle poursuivit :

« — Or, sachez-le bien, l'infortuné nous prit pour confidentes. Il ne pouvait jeter aux échos, ainsi que le faisait Orphée, le nom de son Eurydice, pour l'excellente raison que ce nom lui était inconnu. Il n'est pas d'usage, en effet, qu'une jeune fille qui se respecte sème ses cartes de visite, si elle en a, sur le bitume d'une gare, mauvais terrain pour les amours durables.

« En conséquence, le malheureux soupirant nous vint conter sa peine, nous suppliant, si jamais, parmi nos relations, nous possédions la mystérieuse inconnue, de l'en aviser aussitôt, afin qu'il put se jeter à ses genoux et lui confesser l'émoi de son âme.

Et Paule, emportée par son sujet, se mit à fredonner d'une jolie voix de dugazon :

« Faites-lui mes aveux,
Portez mes vœux;
Mes chères demoiselles,
Montrez un peu de zèle. »

Elle ne put continuer. L'hilarité ambiante l'avait gagnée elle-même, et la variante des couplets de Siebel mourut dans une cascade de rires argentins. Quand ils furent un peu calmés, elle reprit :

« — Il nous traça de la jolie fugitive un signalement assez exact et, s'emparant d'un crayon, vu que cet homme accompli possède tous les talents, il esquissa de mémoire une façon de portrait que j'exhiberai tout à l'heure et qui, ma foi, ne me semble pas dénué de ressemblance. Au bas de cette ébauche, il inscrivit la date de la rencontre, que j'ai encore présente à l'esprit : 17 novembre 1896. »

Un cri jaillit des lèvres de Marthe :

— Le 17 novembre ? Mais c'est précisément ce jour-là que j'ai pris, pour la première fois, avec papa, le train de Marseille, à huit heures cinquante.

— Hein ? comme ça se rencontre ? reprit Paule en jetant à sa mère et à sa sœur un regard d'intelligence.

Cette fois, Mme de Brives ne faisait plus d'opposition.

— Va donc chercher le dessin de Marcel, ma fille, dit-elle à Aline.

— Ah ! s'exclama Marthe, c'était donc votre cousin Marcel, le jeune homme amoureux dont vous venez de raconter l'histoire ?

— Parfaitement, ô innocente jouvencelle, répliqua Paulette avec une grande révérence, et si, parmi vos connaissances, vous pouviez relever les traits de l'image que nous allons mettre sous vos yeux, vous seriez la plus aimable des cousines en daignant collaborer à notre œuvre de salut.

Aline rentrait en ce moment, tenant aux mains un album, qu'elle avait ouvert à moitié. Elle le posa sur une table et cria à Marthe de s'approcher, ce que la jeune fille s'empressa de faire.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, mais on jurait que ce Monsieur Marcel a voulu faire mon portrait !

Elle avait jeté ces mots sans réfléchir. Un retour de la conscience lui fit deviner le petit jeu auquel s'étaient livrées ses amies, et une rougeur intense envahit son front, ses joues, son col, jusqu'à la naissance de sa gorge.

— C'est précisément ce que nous pensions, ma chère, dit Aline en riant.

Et elle se mit à détailler avec complaisance les charmes de l'aimable original dont elle tenait entre ses mains la reproduction supposée.

— Eh ! oui. C'est assez bien cela : De beaux cheveux blonds cendrés s'enroulant au sommet de la tête comme pour recevoir une couronne ; de longs yeux aux paupières pudiques, le nez droit et fin, la bouche en courbe molle, le menton assez accusé pour affirmer l'existence d'une personnalité originale. Décidément, je crois que Marcel avait eu le temps de bien voir son modèle.

Marthe ne parlait plus, mais son trouble était visible.

Le cœur, un cœur insoupçonné jusqu'alors, battait tumultueusement dans sa poitrine. Un sentiment nouveau naissait en elle qui l'emplissait d'une espérance qu'entretenait seul un orgueil latent.

Elle avait toujours été très modeste, ne se doutant pas même qu'elle eût assez de beauté pour solliciter les regards, même au milieu des compliments plus ou moins adroits qu'elle avait récoltés sur son passage.

N'avait-elle pas, d'ailleurs, de bien autres soucis que celui de plaire ou de séduire ? Elle était venue chez sa tante pour y chercher l'apaisement de son cœur, torturé par le chagrin que lui causait la séparation de son père et de sa mère. Allait-elle donc en ressortir, emportant, elle aussi, la blessure de cette flèche mystérieuse à laquelle la rieuse Paule avait fait, tout à l'heure, une si métaphorique allusion ?

Mais non, il n'en pouvait être ainsi. Pour que l'événement fût possible, il aurait fallu que Marthe fût émue d'autre chose que de la simple hypothèse d'avoir pu, elle-même, émouvoir le cœur d'un homme. Il aurait fallu que cet homme lui apparût en personne, qu'il entrât dans sa vie avec un prestige égal à celui dont elle avait été revêtue par cette imagination surexcitée, en un mot qu'après avoir été pour ce Marcel, qu'elle ne connaissait pas encore, l'objet d'un aussi vif sentiment, elle éprouvât, de son côté, le choc en retour de cette tendresse soudaine.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)





MADemoiselle MILLIONS

I



Le baron Rambert était seul dans le cabinet de travail, attendant à l'usine, où il passait la plus grande partie de son temps. Il venait de congédier, pour un instant, son secrétaire, afin de lire lui-même, ainsi qu'il en avait chaque jour l'habitude, sa volumineuse correspondance. Ensuite il la triait, mettait de côté les lettres à répondre, courrier d'affaires, demandes de renseignements, de secours, et gardait pour lui les messages intimes. Ces derniers étaient relativement rares. La vie de M. Rambert appartenait presque exclusivement aux affaires. Les plaisirs, les relations, les affections même n'y occupaient qu'un rang très secondaire. Non qu'il se refusât toute distraction, ni qu'il eût le cœur fermé à toute amitié, mais cela, pour lui, pouvait être le charme de l'existence, ce n'en était que l'accessoire. Le but vers lequel, depuis trente années, tendaient toutes ses facultés était l'édification de sa fortune. On eût pu le croire atteint, car cette fortune était déjà considérable, mais il avait tellement pris le goût de la besogne que, même à présent qu'elle n'était plus pour lui une nécessité, il ne se départait pas du courage, de l'acharnement même avec lequel il l'accomplissait.

Il était né travailleur comme d'autres naissent voyageurs, poètes, artistes... oisifs. Fils d'un industriel déjà riche, mais qui était l'enfant de ses œuvres, il avait, à son tour, décuplé l'héritage paternel. Et cela, sans efforts spéciaux : l'influence d'un milieu laborieux avait décidé de sa destinée; il avait travaillé comme il avait vu travailler son père; à sa suite, il avait marché dans le même sillon, puis il l'y avait remplacé et l'avait prolongé, agrandi... A cette heure, il était un des plus importants industriels du Nord de la France, possédait, disséminées dans plusieurs centres, des filatures et des tissages qui employaient un peuple

d'ouvriers. Il était entré dans la vie politique uniquement pour défendre ses intérêts commerciaux et occupait un siège au Palais-Bourbon. Cela le retenait quelques mois à Paris, mais il consacrait le reste de son temps à Braultx, dans le Nord, la maison d'origine, la maison mère d'où étaient parties, comme d'une ruche, les essaims d'abeilles, les colonies ouvrières qui avaient fondé, de ci, de là, d'autres fabriques à l'instar de la première et qui en dépendaient.

M. Rambert s'était fait bâtir là un somptueux château installé avec tout le luxe, tout le confort moderne. Il y vivait seul, au milieu d'un personnel nombreux. Au début de sa carrière industrielle, il avait épousé la fille du comte de Sainte-Perelle, gentilhomme de très noble et ancienne souche, mais à peu près ruiné. Il avait été incité à ce mariage, qui semblait une anomalie dans son existence, un peu par entraînement, — la jeune femme étant délicieusement jolie, — un peu par orgueil, pour s'offrir le luxe d'une compagne noble et belle à miracle. Et le calcul n'étant jamais très loin de sa pensée, il avait trouvé, au sacrifice d'argent qu'il consentait, une compensation. Le prestige de la noblesse, si amoindri de nos jours, était, il y a quelque vingt-cinq ans, un peu moins discuté. M. Rambert n'avait pas été fâché d'en ajouter l'appoint à celui de sa considération personnelle, pour l'augmenter encore et l'aider à exhausser sa situation. Et afin de compléter cette influence acquise, il avait obtenu du pape un titre de baron qui avait permis au comte de Sainte-Perelle de l'accepter pour gendre sans déroger.

Il aimait sa femme, mais elle tint peu de place dans sa vie et, lorsqu'au bout de sept ou huit années, après l'avoir rendu père d'une fille, elle mourut d'une maladie de langueur, il la vit disparaître avec peine, assurément, mais sans désespoir et ne songea pas à la remplacer.

Son enfant, non plus, bien qu'il l'aimât, ne l'occupait guère. Elle lui ressemblait, était robuste et intelligente comme lui. Elle ne lui causa donc nul souci. Il la confia à des gouvernantes, à des institutrices soigneusement choisies. Vers ses dix ans, il la mit en pension. Elle fut élevée en dehors de sa vie quotidienne où il n'aurait pu lui

trouver une place, tant cette vie était remplie par ses affaires et ses intérêts.

Grâce à cela, peut-être à son tempérament personnel, la solitude ne lui pesait nullement. Il avait appelé près de lui, comme secrétaire particulier, le fils d'une parente éloignée de sa femme, et ne l'avait point attaché à lui par besoin de société ou d'intimité, mais, la besogne augmentant chaque jour, par nécessité d'aide.

On était au mois de juillet et des bouffées d'air tiède entraient déjà, malgré l'heure matinale, par la fenêtre haute du cabinet de travail, ouverte sur la cour de l'usine. Le ronronnement des machines, le rythme des métiers, emplissaient l'atmosphère d'un bruit régulier et ininterrompu qui produisait d'abord une impression de vertige. Mais, par l'accoutumance, elle se fondait bientôt en la sensation d'une cadence magique qui scandait la pensée, envoûtait la volonté et faisait de tous ces êtres humains, courbés là-bas sur leur besogne, des forçats d'un travail sans trêve, auquel, l'eussent-ils voulu, ils n'eussent pu se soustraire, entraînés irrésistiblement par le mouvement perpétuel des machines.

M. Rambert était trop habitué à ce bruit pour s'en trouver en quoi que ce soit impressionné. Depuis trente ans il accompagnait sa pensée, ses réflexions, ses études, et ce matin-là, comme tous les autres, le baron poursuivait méthodiquement, sans y prendre garde, le dépouillement de son courrier. Déjà toutes les lettres d'affaire étaient mises de côté en deux tas : l'un, pour les urgentes ; l'autre, pour celles qui l'étaient moins. Et M. Rambert en arrivait à une grande enveloppe timbrée de l'étranger. Il eut un demi-sourire devant l'écriture élégante et ferme de l'adresse, puis un geste de léger étonnement en voyant une seconde missive avec le même cachet d'Autriche. Il commença par ouvrir la première et un froncement de son sourcil impérieux, s'accroissant pendant qu'il lisait, témoigna de sa contrariété.

« Mon cher père, lui écrivait-on, avez vous oublié que j'ai eu vingt ans hier ? On le croirait ; pas le plus petit bouquet de fête et, ce qui me touche davantage, pas le moindre témoignage que vous vous souvenez de votre promesse de me rappeler près de vous à cet âge bienheureux !... Il y a assez longtemps que je soupire après... non que j'aie été malheureuse à Gutenberg ; les bonnes sœurs, que j'ai tant taquinées, ont été plus à plaindre que moi, mais enfin cela suffit, je ne suis plus une petite fille, l'heure a sonné de prendre ma place dans le monde et à votre foyer, j'espère que vous ne me refuserez pas plus longtemps de l'y occuper. Venez donc me chercher, mon cher père, ou donnez-moi, par une lettre chargée, — bien chargée surtout, — et des instructions précises, la facilité de revenir jusqu'à vous.

« Je pourrais, à la rigueur, m'en passer et tomber

à Braulx comme une bombe, mais, voyez ma déférence filiale, j'ai peur de vous mécontenter ! Ce n'est qu'en cas de refus de votre part que j'en arriverais à ces moyens extrêmes.

« Je compte que vous nous les épargnerez à tous deux, et je vous attends, mon cher père, au plus tôt !... Votre fille affectonnée,

« LUCE RAMBERT. »

Visiblement ennuyé, M. Rambert ouvrit la seconde lettre d'Autriche. Elle émanait de la supérieure du couvent de Gutenberg, pensionnat placé dans un des sites les plus séduisants de la petite principauté de Lichstentein et exclusivement réservé aux grandes jeunes filles qui, ayant fini leur éducation, désirent la parfaire par l'étude des langues étrangères et des arts d'agrément.

Le baron Rambert y avait conduit sa fille un an auparavant. Déjà, lors de sa sortie de pension, il l'avait envoyée en Angleterre, moins dans le but de lui faire apprendre l'anglais que pour l'occuper un peu, en attendant le moment de son mariage, car, jusque-là, il n'en aurait vraiment su que faire. Mais ses plans avaient été déjoués par l'indépendante humeur et la volonté indomptable que Luce tenait de lui. Après un séjour de dix mois, il n'avait pu la laisser en Angleterre : non seulement elle n'y voulait plus rester, mais on n'y voulait plus d'elle. Alors, augurant mieux d'un changement, le baron l'avait menée en Autriche. Il espérait l'y maintenir encore quelque temps, car le fardeau permanent de ses occupations ne lui avait pas encore permis de s'occuper de son mariage, pour le préparer, et voilà, qu'avec sa tyrannie d'enfant volontaire et le rappel d'une imprudente promesse faite dans le passé pour l'amener à composition, elle bouleversait toutes ses combinaisons !...

M. Rambert n'était pas du tout décidé à céder à l'injonction impérieuse qu'il venait de recevoir, lorsque la lettre de la Révérende Mère supérieure modifia son avis.

« Monsieur le baron, écrivait-elle, Mademoiselle votre fille me dit vous avoir exprimé son vif désir de retourner près de vous. Quelque regret que nous dussions éprouver de voir partir cette chère enfant, nous ne nous croyons pas permis de nous opposer aux vœux qu'elle forme. Nous comprenons sa hâte de retrouver un bon père dont elle sait la vie isolée, et d'un autre côté, si, jusqu'à présent, les occupations et les distractions de Gutenberg ont réussi à tromper l'ennui qu'elle éprouvait d'être éloignée de vous, nous avons tout lieu de craindre qu'elles n'y soient, dans l'avenir, insuffisantes. L'attrait de la nouveauté, si puissant sur une nature comme celle de Luce, n'existant plus, nous redoutons que la nécessaire monotonie de notre vie claustrale ne la lasse et ne l'énerve. De même, l'espoir, si vif en elle, de son prochain

retour en France, pourrait, s'il était déçu, avoir sur son humeur une fâcheuse influence.

« En conséquence, monsieur le baron, et bien que le regrettant, nous nous unissons à Luce pour vous prier de venir la chercher, et nous vous demandons d'être assuré de notre religieux respect et de notre entier dévouement en J.-C. N. S.

« Sœur CHRISTINE, supérieure. »

Le baron Rambert, sa lecture terminée, tira violemment sa longue moustache grise, ce qui était chez lui le signe d'un sérieux mécontentement, et murmura à demi-voix :

— C'est clair comme le jour, on ne veut plus d'elle là-bas non plus. Que vais-je en faire, moi, à présent?...

A ce moment, son secrétaire, Aymeric de Penmarc'h, entra.

C'était un joli garçon blond, d'environ trente ans, aux traits réguliers, à la figure intelligente et expressive. Il était mis avec une recherche extrême, qui donnait de suite l'impression d'un homme élégant. De taille moyenne, mais bien proportionnée, il avait en tous ses mouvements une distinction native, un peu gâtée par une affectation, au moins extérieure, de snobisme mondain.

Il était pauvre, un peu par sa faute, le début de sa jeunesse ayant été orageux. Bien que doué d'une réelle intelligence, il n'avait, par pure paresse, jamais voulu travailler, et, dès qu'il avait quitté le collège, après d'incomplètes études, il avait commencé à s'amuser bêtement, comme le font tant de jeunes gens désœuvrés et sans expérience, qui perdent, dans l'oisiveté et les débordements de quelques années, l'avenir d'une vie entière. Fils unique, n'ayant plus son père, dès sa majorité il commença à manger la petite fortune qu'il tenait de lui et n'en fit qu'une bouchée. Un jour vint où il se réveilla ruiné, sans ressources, sans métier et endetté au-delà du modeste patrimoine qui, après sa mère, devait lui revenir.

Après s'être tenu éloigné d'elle et de ses proches pendant les années de plaisir, dans sa détresse, il lui revint. Elle parla de se déposséder pour payer ses dettes.

— Après, lui dit-elle, tu travailleras pour me nourrir?

Il le promit, mais devant son incapacité notoire, qui lui fermait tous les emplois rétribués, le désespoir l'atteignait...

M. Rambert, qui, en souvenir de sa femme, dont elle était l'amie la plus chère et la plus intime, était resté en relations suivies avec Mme de Penmarc'h, intervint alors, comme une providence, dans l'écheveau embrouillé de sa vie. Il força sa pauvre mère à garder le peu qu'elle possédait, paya les dettes d'Aymeric et, comme il avait besoin en ce moment-là d'un secrétaire intelligent, discret, fidèle, il s'attacha le jeune homme.

Celui-ci, dont la nature généreuse avait dévoyé, mais n'était pas encore pervertie, sut reconnaître le bienfait qui lui était octroyé et, désireux de s'acquitter, se mit résolument au travail. Comme son emploi n'exigeait aucune connaissance spéciale et qu'il était intelligent, il le remplit aisément et, bientôt, à merveille. Le baron Rambert, à qui ses services étaient précieux, lui donna de gros appointements qui lui permettaient à la fois de subvenir à ses dépenses personnelles et, peu à peu, d'éteindre sa dette, et Aymeric de Penmarc'h vivait très heureux dans une position, subalterne assurément, mais que le tact du baron ne lui rendait pas désagréable, et au milieu d'un luxe princier qui satisfaisait tous ses goûts et toutes ses aspirations.

Le premier mot du baron s'adressant à lui fut celui-ci :

— Une tuile ! mon pauvre Aymeric, une tuile !...

— Ah ! bah ! fit le jeune homme avec une familiarité qu'autorisait l'intimité et la cordialité de ses rapports avec son patron, laquelle?...

— Luce ne prétend plus rester à Gutemberg, et on n'y veut plus d'elle non plus.

— C'est ça, la tuile ?

— Tu crois que ce n'en est pas une ? Que vais-je faire, moi, de cette grande fille-là?...

— Si c'est la tuile, elle est fort jolie, à condition toutefois que mes souvenirs soient exacts, car voilà plus de trois ans que je n'ai vu M^{lle} Rambert. J'étais en congé quand elle est sortie de pension et, lorsque vous l'avez conduite d'Angleterre en Autriche, vous n'êtes pas passé par ici où vous m'aviez laissé.

— Jolie, jolie !... oui, peut-être, mais ce n'en est pas moins une tuile. Vois-tu Luce ici?... D'abord, avec son caractère, elle va mettre ma maison sens dessus dessous. Puis qui s'occupera d'elle, l'accompagnera, la chaperonnera ?

— Mais, vous, « patron », répliqua Aymeric de ce ton semi-sérieux, semi-narquois qu'il se permettait avec le baron, le nommant ainsi parfois dans l'intimité et un peu pour plaisanter. Dans la vie de tous les jours, votre fille n'a besoin de personne. Si je ne me trompe, elle était, en son enfance, assez débrouillarde pour se tirer d'affaire toute seule. Et quant à la question des relations, eh bien ! vous la mènerez dans le monde, au bal, au théâtre, au concert, aux garden-parties...

— Tu te moques de moi, toi, riposta le baron, maussade; avec cela que j'ai le temps et le goût des divertissements variés que tu m'énumères ! Ils sont faits pour d'autres, pour les jeunes, les oisifs, pas pour moi... Enfin, j'aviserai. Allons au plus pressé... Elle veut revenir, cette péronnelle, et, je la connais, si d'ici quinze jours elle ne me voit pas arriver, elle est capable de se mettre en route toute seule comme elle m'en menace. Et je n'ai absolument pas le temps d'aller en Autriche

en ce moment. C'est celui des marchés, tu le sais toi-même ?

— Ah ! dit Aymeric, sérieux du moment qu'on parlait affaires, vous ne pouvez partir d'ici un mois.

— Eh bien ! alors, avec qui faire revenir Luce ?

— Voulez-vous que j'aille la chercher ? dit Aymeric, plaisantant de nouveau.

— Diantre non ! fit le baron vivement, à ton âge, une écervelée comme cela, elle serait compromise du coup.

— Allons donc ! reprit Aymeric un peu amer, compromise pour voyager avec un employé de son père, un homme à gages ! ce serait comme si elle pouvait être compromise pour être suivie par un domestique.

— Aymeric, dit M. Rambert, très sévèrement, je ne t'ai pas donné le droit de parler de la sorte et le faire, ce n'est pas de l'orgueil, c'est de l'ingratitude. Je ne t'ai jamais traité en mercenaire.

— Non, non, riposta vivement le jeune homme, vous m'avez même fait oublier que je l'étais ; c'est pourquoi quand la conscience, par instants, m'en revient, j'en suis troublé. Pardon ! fit-il, tendant la main au baron.

Mais celui-ci, volontairement brusque, bien que nullement fâché, la repoussa :

— Laisse-moi tranquille avec tes excuses, tu m'empêches de travailler. Tiens, prends ta besogne, homme à gages, voilà les deux paquets de lettres, note les réponses. Numéro un...

Aymeric, habitué aux boutades sous lesquelles son patron cachait volontiers sa sensibilité, s'était assis au bureau qui lui était réservé et, prenant une page blanche, commença à écrire sous la dictée du maître.

On frappa à la porte.

C'était le domestique, sorte d'huissier qui se tenait toujours près du cabinet de l'industriel pour lui annoncer les personnages qui le demandaient ou les évincer.

— Monsieur le baron, dit-il, ce sont les comptables qui viennent pour la vérification des registres.

— Faites entrer, répondit M. Rambert.

II

Dans les loisirs que lui laissait son important labeur, M. Rambert avait réfléchi.

Il ne pouvait s'opposer au retour de sa fille. Il lui avait donc écrit que, d'ici un mois, à condition qu'elle fût raisonnable, il irait la chercher ou la ferait revenir ; mais que, si elle faisait quelque coup de tête, elle réintégrerait Gutenberg pour plusieurs années. Comptant que la promesse lui ferait prendre patience, et que la menace aurait le double résultat de la retenir en Autriche et de faire surveiller, par les sœurs, toute tentative de

folle évasion, M. Rambert, de ce côté, fut tranquille. Mais il lui fallait aviser au retour, qu'il préparait à brève échéance. Et plus il y songeait, plus il se rendait compte qu'il était impossible que Luce, avec son caractère indépendant, sa fougue, ses caprices, restât seule auprès de lui. Il ne pouvait guère s'occuper d'elle et, du reste, ne s'en souciait pas, inhabile à ce rôle auquel nulle intimité antérieure de père à fille, nulle vie de famille, — son foyer étant depuis si longtemps désert, — ne l'avait préparé. Une gouvernante s'imposait donc, mais laquelle ?

L'éducation morale de Luce, le baron s'en apercevait depuis quelques années seulement, avait été très négligée. Il avait souri aux fantaisies extravagantes et à l'humeur difficile de sa fille, lorsqu'elle n'était qu'une enfant espiègle, et cette bride sur le cou que, par inconscience ou impuissance, il lui avait laissée, l'avait rendue aussi indisciplinée que volontaire. Ni ses bonnes, ni ses institutrices, ni, plus tard, ses maîtresses du couvent, n'avaient pu, entièrement dénuées qu'elles étaient du concours et même de la sanction paternels, venir à bout de cet intraitable caractère. Un prêtre éminent, directeur d'un établissement libre, disait un jour à la mère d'un de ses élèves : Avec le concours des parents, nous sommes, pour l'éducation des enfants, un zéro après le chiffre, qui le multiplie. Sans ce concours, nous sommes un zéro avant, qui le diminue.

Luce, privée du zéro multiplicateur, s'était élevée à sa guise et fort mal. La hâte que l'on avait mise à se débarrasser d'elle, dans les maisons où on l'avait accueillie, en témoignait, et son père se demandait anxieusement où il trouverait une personne assez dévouée pour demeurer auprès de la jeune fille malgré son caractère difficile et violent, et qui, pourtant, ne sacrifiant pas au désir d'avoir la paix son devoir d'éducatrice, prendrait sur elle, une heureuse influence. Il avait passé et repassé dans sa pensée toutes les personnes de sa connaissance capables de remplir ce rôle protecteur ; toutes ces femmes du monde, ayant eu des revers, toutes ces veuves d'employés, toutes ces vieilles filles sans fortune, qui s'étaient déjà adressées à lui, aussi bien en tant que député qu'en tant que millionnaire, pour trouver des emplois ou des secours, aucune ne lui semblait capable de suffire à la tâche proposée. Lorsqu'un jour, un matin encore, dépouillant son courrier, une petite enveloppe de forme surannée, à la suscription tracée d'une de ces écritures menues, régulières, correctes, qui semblent modestes en comparaison des grands caractères à la mode, lui fit jeter son cri « d'eureka ».

Comment n'avait-il pas pensé encore à Philomène !...

Mlle Philomène de Sainte-Perelle était la sœur aînée de M^{me} Rambert. Quand cette dernière s'était mariée avant elle, cet ordre interverti avait

fait dire dans leur entourage : « Philomène ne se mariera pas ». Cette hypothèse était au moins prématurée, mais l'avenir se chargea de lui donner raison : M^{lle} de Sainte-Perelle resta célibataire. Pourquoi ? on ne le sut jamais. Sans beauté, elle n'était point laide, à proprement parler. Sans fortune, elle n'était pas non plus absolument dénuée. Quand on veut se marier à tout prix, on le trouve toujours à le faire. Sans doute M^{lle} Philomène n'avait pas voulu se marier à tout prix.

Sa délicatesse et sa fierté s'étaient peut-être refusées à certaines concessions nécessaires, ou bien le brillant mariage de sa cadette l'avait rendue difficile, ne voulant pas rester au-dessous d'elle. Ou bien encore elle avait eu quelque secrète, très secrète et malheureuse inclination ?... En tous cas, elle était demeurée près de ses parents qui ne possédaient que ces deux filles : sa sœur et elle. M^{me} de Sainte-Perelle n'avait pas survécu longtemps à la mort de M^{me} Rambert, sa préférée. A Philomène, alors, était échue, la tâche lourde de soigner, seule, son père dont la santé était mauvaise, le caractère hautain et l'humeur chagrine.

Elle s'était, en ces premières années, tenue à l'écart de son beau-frère dans ce sentiment de réserve, presque de méfiance, des natures raffinées et timides. Elle aimait pourtant tendrement sa nièce qui était aussi sa filleule, et s'en fut occupée volontiers, mais la crainte de s'imposer, d'être importune, avait fait taire ses sentiments naturels. Puis M. Rambert, si jeune encore, se remarierait sans doute, les parents de sa première femme lui deviendraient alors étrangers. Il n'était pas prudent de resserrer les liens que, bientôt après, il faudrait dénouer.

Mais les années passant, tandis que le baron ne semblait passer à convoler, rassurèrent M^{lle} Philomène et disposèrent beaucoup en sa faveur son esprit un peu romanesque. Elle trouvait très belle, de la part de l'industriel, à qui elle reprochait ses tendances exclusivement matérielles, cette fidélité à la mémoire de sa femme, sans se douter que c'était surtout parce qu'elle ne lui manquait guère qu'il ne l'avait point remplacée.

Cette illusion aurait pu déjà rapprocher, M^{lle} Philomène de son beau-frère, lorsqu'une autre circonstance se produisit, capable d'aider à ce résultat : la mort de M. de Sainte-Perelle, laissant sa fille entièrement isolée. Mais, aussi bien le baron que sa belle-sœur avaient pris l'accoutumance de leurs vies éloignées l'une de l'autre, et n'en changèrent point. Du reste, la petite Luce, qui eût pu être le prétexte d'une existence commune, venait d'être mise en pension. M. Rambert et M^{lle} de Sainte-Perelle demeurèrent donc aussi étrangers l'un à l'autre que par le passé, malgré les rapports très courtois, quoique lointains, auxquels ils restaient fidèles.

Chaque année, le baron conduisait, pendant les

vacances, sa fille à sa marraine pour deux ou trois jours, et elle-même, soit à Braultx, soit à Paris, passait régulièrement quarante-huit heures sous le toit de son beau-frère.

C'était assez pour avoir laissé deviner à ce dernier l'âme humblement affectueuse et doucement dévouée de la vieille fille ; voilà pourquoi, dans son embarras, il avait pensé à elle.

Ce qu'il avait à en solliciter était si difficile et si important qu'il crut une lettre insuffisante pour présenter sa requête et y obtenir une adhésion. Alors, s'étant assuré que sa belle-sœur pouvait le recevoir, il partit pour Abbeville.

Elle y habitait, rue Saint-Gilles, une maison modeste, mais riante, avec un jardinnet dont elle aimait à s'occuper. Elle avait quelques bonnes amitiés, quelques agréables relations, et sa vie s'écoulait sans secousse et sans bruit, très paisible et très douce.

La visite subite de son beau-frère fut pour elle un étonnement plutôt qu'un plaisir. Elle lui avait écrit à propos d'intérêts qu'ils avaient en commun, mais qui n'étaient pas assez compliqués ni importants pour motiver sa venue. Quel motif pouvait l'amener ?

Dès les premiers mots, en homme d'affaire habitué à aller droit au but, il le lui fit connaître.

Il lui annonça la définitive sortie de pension de Luce, l'embarras que lui causait son retour et l'impossibilité où il se trouvait de pouvoir lui procurer, même à prix d'or, les soins moraux, intelligents et dévoués, nécessaires à sa jeunesse mal formée.

Alors, M^{lle} Philomène comprit et, la première, dit :

— Vous êtes venu me demander d'aller vivre près de vous ?

— Oui, répondit-il, heureux d'avoir été deviné. Oh ! je sais bien quel sacrifice cette décision vous imposerait en vous enlevant à toutes vos chères habitudes, mais il ne serait pas de longue durée. Je marierai Luce le plus tôt possible et, d'ici cinq à six mois, vous pourriez être rendue à votre vie accoutumée, en y rapportant, pour augmenter votre aisance, la juste rémunération du grand service rendu.

— Oh ! interrompit M^{lle} Philomène, blessée, ne parlons pas d'argent !...

— Non, reprit-il vivement, non, n'en parlons pas, et pardonnez-moi, plutôt, d'avoir osé toucher cette note, fautive avec vous, mais parlons de votre sœur, que vous aimiez tant, de votre nièce, que vous chérissez, et près de laquelle, le jour de son baptême, vous avez promis de suppléer sa mère, si elle en était privée. Laissez-moi espérer que vous trouverez dans votre souvenir et votre affection le courage de venir remplacer l'une auprès de l'autre...

— Le courage, oui, le courage, il m'en faudrait beaucoup, savez-vous, Lucien, pour m'arracher,

même temporairement, du petit coin où j'ai planté ma tente ?

— Je le sais, répondit celui-ci, j'ai bien conscience de l'épreuve que je vous infligerai.

M^{lle} Philomène se tut un moment, indécise, visiblement troublée, puis sa délicatesse extrême lui fit subitement trouver odieux de marchander, par des objections, l'acte de dévouement qu'on réclamait d'elle. C'était, à son sens, le rapetisser que le discuter. Il fallait seulement répondre oui ou non à la prière adressée.

— Lucien, dit-elle alors, je réfléchirai, et, d'ici deux jours, je vous écrirai.

Puis, jusqu'à l'heure de son départ, elle resta impénétrable.

Il s'en fut un peu déçu et inquiet, mais, trois jours après, il reçut une brève missive.

« Mon cher beau-frère, j'ai réfléchi, j'irai près de vous, comme vous me l'avez demandé, jusqu'au mariage de ma chère filleule, à moins que, d'ici-là, quelque circonstance imprévue ne vienne de votre côté ou du mien, nous inciter à nous séparer. Je tiens à ce que nous restions, vous et moi, libres devant un avenir nullement engagé. Ce qui nous permettra d'essayer, sans crainte ni arrière-pensée, la vie commune que vous m'avez proposée.

« Vous m'avez fait entendre que, pour la commencer et rappeler Luce, le plus tôt serait le mieux : j'arriverai à Braux lundi prochain à quatre heures. Croyez à ma fraternelle affection.

« PHILOMÈNE DE SAINTE-PERELLE. »

Le baron, ravi de voir les choses tourner à son gré, expédia, sur l'heure, un télégramme d'ardente reconnaissance. Puis il écrivit à la supérieure de Gutemberg de lui renvoyer sa fille par quelque personne de confiance à qui il serait agréable de faire gratuitement le voyage de France et, tout réglé, il retourna entier à ses préoccupations et à ses affaires.

III

Il y a deux jours que M^{lle} Philomène de Sainte-Perelle est installée dans la princière demeure de son beau-frère. Elle y tient peu de place. Grande, mais très mince, avec ses robes simples et sombres, sa démarche légère, sa voix douce et un peu basse, et un je ne sais quoi d'effacé, sinon de terne, qui est la note dominante de toute sa personne, elle passe à peu près inaperçue dans ce grand château vide. Le baron lui sait gré de sa réserve. Encombrante ou exigeante, elle lui eut été insupportable. Il a bien jugé de suite que, sous ce rapport, il n'aura rien à craindre. Jusqu'à présent, elle est restée toute la journée dans sa chambre, ne descendant qu'aux heures des repas, mais,

bientôt, son rôle va changer et elle va entrer en scène. En effet, ce soir-là même, au dîner qui le réunissait à sa belle-sœur et à Aymeric, M. Rambert a annoncé, pour le lendemain, son départ.

— Une lettre de la supérieure de Gutemberg, dit-il, m'a averti qu'une personne sûre ramenait Luce jusqu'à Paris. Elle doit y arriver demain soir, je vais la chercher.

— Et vous reviendrez ? demanda Aymeric.

— Oh ! après-demain, à la première heure ; tu sais combien j'ai affaire ici en ce moment.

— A moins que Luce ne soit pas exacte, observa M^{lle} Philomène.

— Elle le sera, dit le baron, riant, elle a trop hâte de revenir pour qu'il en soit autrement !

On s'entretint d'autre chose, mais peu, avec mesure, les propos se succédant lentement. M. Rambert n'était pas causeur, surtout à table. Il mangeait vite, en homme pressé qu'il était souvent, et parlait peu, en homme absorbé qu'il était toujours. N'ayant d'ordinaire, comme commensaux, que des subalternes, il ne se gênait point avec eux : à certains jours causant, d'autres se taisant, suivant l'état de son esprit qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. A l'arrivée de M^{lle} de Sainte-Perelle, il s'était cru obligé à certains frais, mais son discret effacement lui ayant permis de s'y dérober, il était retourné bien vite et bien volontiers à ses habitudes.

Ce soir-là, comme tous les autres, le cliquetis des verres et des assiettes, atténué par un service savant et les épaisseurs molletonnées de la nappe, troublait souvent seul le silence de la grande salle à manger, tendue de toile peinte et vitrée de couleur, dans le style anglais.

Tout à coup, ce silence fut littéralement déchiré par une porte brusquement ouverte et un cri, cri de joie, de triomphe, vibrant de jeunesse et de gaieté. Tout le monde tourna la tête vers la personne qui l'avait poussé et dont la mince et haute silhouette, drapée d'un manteau de voyage, se découpait en ombre sur le fond déjà éclairé du vestibule. Un chapeau de voyage aussi cachait à demi le visage de l'inattendue visiteuse, que voilait à son tour, par le bas, une voilette d'épaisse dentelle. Mais le mystère ne fut pas de longue durée, des mains impatientes arrachèrent la voilette, le feutre léger, dépouillèrent le long paletot et, jetant tout au hasard, à la volée, à des domestiques respectueux qui les recueillirent, une superbe jeune fille bondit jusqu'à M. Rambert et l'embrassant avec effusion.

— Père ! dit-elle, c'est moi.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





REVUE MUSICALE

A l'Opéra : *Le Roi de Paris*. — A l'Opéra-Comique : *L'Ouragan*. — Au Conservatoire. — Au Vaudeville. — A la Société Nationale : *Rédemption et Gallia*. — Concerts.



est fâcheux pour M. Georges Huë, qui promet d'être un compositeur de grand talent — et qui a déjà tenu sa promesse — qu'il ait trouvé dans *Le Roi de Paris* un livret si fâcheusement dépourvu d'intérêt, roulant durant

trois actes et quatre tableaux sur les préliminaires de l'assassinat du duc de Guise et se terminant par cet assassinat attendu et le mot du roi Henri III : « Il ne m'a jamais paru si grand. »

La fable romanesque mêlée à cet incident historique est bien pâle : il s'agit de savoir si l'amie du duc, Jeanne de Noirmoutiers, restera fidèle à sa fortune ou si elle se laissera entraîner par Longnac, favori du roi, à trahir le chef de la Ligue. Naturellement, elle repousse Longnac avec horreur. Il n'y avait évidemment pas là matière à une partition de haute envergure, et il ne paraît pas que le compositeur y ait donné toute sa mesure, bien qu'il ait soigneusement construit sa partition selon les données wagnériennes. Hormis quelques chœurs de ligueurs et des airs de ballet animés et curieux, il y a peu de choses à sortir de pair. M^{me} Bosman, MM. Delmas et Noté, ont vaillamment interprété cette œuvre. *Astarté* a causé d'autres controverses ; les pour et les contre ont autrement pris parti dans la rumeur qu'elle a soulevée. A ce propos, laissez-moi vous rappeler que la partition (1) conforme à la représentation est désormais parue, et qu'il faut louer l'auteur de cette transcription d'avoir aussi fidèlement et artistiquement réduit pour le piano des parties d'orchestre aussi nombreuses et ardues.

Si le livret du *Roi de Paris* est un peu simple, pareil reproche ne pourra être adressé à *L'Ouragan* que vient de monter l'Opéra-Comique avec sa chance et son soin coutumiers. Au soulèvement des éléments s'unit, dans la pensée du littérateur (M. Zola) le déchaînement produit dans des âmes humaines par toutes les passions en conflit. Il a

(1) *Astarté*, partition piano et chant, chez Alphonse Leduc, éditeur, rue de Grammont, n° 31 ; 20 francs net.

donc placé ses héros dans une île imaginaire et dans un temps indéterminé. Là, nous voyons deux sœurs, l'une, Marianne, dominée par l'ambition, l'orgueil et la haine ; l'autre, Jeanine, qui synthétise la douceur et la tendresse. Cette dernière est fort malheureuse, car son mari Landry, une brute sans plus, la martyrise, l'insulte et la frappe. De sorte que, quand la tourmente rejette dans l'île le frère de Landry, Richard, parti depuis longtemps et que les deux sœurs aimèrent autrefois, la triste Jeanine serait bien disposée à l'écouter et à fuir avec lui l'île, le mari odieux et la sœur abominable. Mais Marianne n'a pas non plus oublié que Richard lui a beaucoup plu au temps de sa prime jeunesse ; elle épie ses entrevues avec Jeanine et les dénonce à Landry ; bien mieux, elle attire sa sœur et Richard chez elle. Landry accourt pour les tuer, tandis que l'ouragan hurle et se déchaîne sur l'île de Goël. Et puis, Marianne n'a pas le courage de voir tuer Richard et, pour lui sauver la vie, elle plante un couteau entre les épaules de son frère. Voici donc Jeanine veuve, ce qui facilite son départ avec son fiancé. Au moment où se produit l'embellie dans le temps, comme dans les chœurs, Richard change d'avis ; il dit adieu aux deux sœurs et repart avec Lulu, petite sauvage qu'il avait ramenée de ses croisières et qui symbolise l'inconnu, tentateur pour des âmes aventureuses. Vous voyez qu'en effet beaucoup de passions diverses s'agitent dans ce drame lyrique et que M. Alfred Bruneau a pu broder là-dessus une partition fertile. Les ensembles vocaux, duos, trios, etc., en sont rigoureusement bannis, comme contraires à l'esthétique du compositeur, et pourtant un des plus beaux effets de l'œuvre est produit par les chœurs qui, dans la coulisse, font entendre des plaintes et des supplications quand la tempête se rue sur les falaises et brise les barques. L'orchestration est forcément bruyante et heurtée (titre oblige), sauf durant le quatrième acte plus doux, mais pendant la tempête, les cuivres sont vraiment déchaînés autant que les éléments. Il y a dans le poème (en prose rythmée) un arbre sacré inspirateur d'un beau chant, Marianne avoue son amour dans une cantilène large qui a plu. Il est au reste difficile de détacher des pages d'une œuvre construite avec des thèmes représentatifs de chaque être et de chaque chose, confondus, désunis, opposés les uns aux autres selon le conflit des événements. Tout ce que je puis dire, c'est qu'un des meilleurs thèmes est assurément celui

de la mer au berceement calme, et celui de la vengeance vaut d'être cité aussi.

M^{me} Raunay prête sa beauté grave et son admirable talent à l'infortunée Jeanine; M^{lle} Delna, avec un rôle diaboliquement écrit pour la voix, est parfaite de chant et de jeu. Les voix de MM. Bourbon, Maréchal et Dufrasne ont peine à dominer l'orchestre. Il est tout à fait fâcheux que M^{lle} Guiraudon, vouée aux rôles exotiques où elle est d'ailleurs charmante, ait été forcée par la maladie d'abandonner le personnage de Lulu. Espérons qu'à l'heure où paraîtront ces pages elle sera rétablie et aura pu reparaitre sur la scène. Ceci m'amène fatalement à songer à une nouvelle qui attriste le monde musical. M. Paul Taffanel, malgré d'universelles protestations, a déposé, pour cause de santé, son bâton de chef d'orchestre de la société du Conservatoire. Sa décision sera regrettée de tous ceux qui appréciaient la façon sûre et classique dont il dirigeait les œuvres exécutées par l'excellente société et dont l'exécution de la messe en ré de Beethoven était encore dernièrement une manifestation éclatante. La beauté colossale de cette messe n'est égalée que par celle de la *neuvième symphonie*. Quand le temps aura abattu, après les œuvres indifférentes, les œuvres simplement charmantes, ces deux géniales créations subsisteront comme deux intangibles monuments de l'éternelle beauté.

La symphonie en ut mineur de Saint-Saëns exécutée au même concert n'a pas souffert du redoutable voisinage; tout autre éloge affaiblirait celui-ci.

La Société Nationale nous a fait entendre, à son 29^e concert une symphonie inédite (deuxième, en fa mineur) de J. Guy Ropartz qui contient, outre de grandes qualités originales, une impeccable science; souhaitons d'avoir l'occasion de la réentendre, c'est une œuvre qui vaut plus qu'une seule audition. Inédite aussi, la *Prière pour la France*, de Pierre de Bréville, sur des vers patriotiques de François Coppée; la partie d'orchestre est principalement très intéressante et Paul Daraux a, malgré un mal de gorge, fort bien rendu la partie vocale. Toujours le même soir, nous avons entendu la scène finale d'*Armor*, puissant drame musical de Sylvio Lazzari, scène qui nous a donné un regret profond de ne pas connaître l'œuvre entière, représentée à Prague et à Hambourg et dont le sujet est emprunté aux légendes du *Roi Artus*.

Les concerts du Vaudeville ont pris fin à leur tour, les derniers avaient été dirigés par deux chefs d'orchestre français; MM. André Messager et Gabriel Marie. Nous pouvons dire sans faux amour-propre national que leur manière de conduire n'a pas été trouyée inférieure, loin de là, à celle de leurs confrères d'outre-Rhin. Dans le programme de Messager, exclusivement français, contemporain et parfaitement éclectique, les

bravos ont été aux *Eolides*, de César Franck; à *l'Après-Midi d'un Faune*, de Debussy, et aux fragments de *Peléas et Mélisande*, de Gabriel Fauré, déjà entendus à la Nationale.

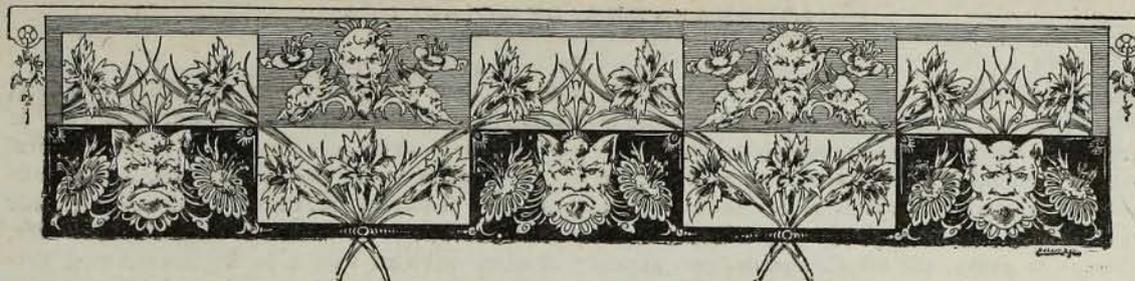
Grand succès à enregistrer pour la Société des instruments anciens dont les deux séances annuelles attirèrent la foule à la salle Erard. Malheureusement, un des fondateurs de cette société, le regretté Jules Delsart, n'est plus là pour jouer délicieusement de la viole de gambe — cet ancêtre du violoncelle — mais il est égalé par son successeur, M. Papin, violoncelle solo de l'Opéra. Les autres fondateurs, Diémer, Grillet et Van Wæfelghem, complétant le quatuor, ont fait revivre, aux airs menus des anciennes musiques, l'âme légère du dix-huitième siècle; il semble qu'aux sons du clavecin et de la viole de gambe, les bergères Trianon vont se réveiller de leur long sommeil et, prenant leurs jupes entre deux doigts, esquisser quelques pas gracieux sous l'œil galant des bergers en vestes enrubannées.

Ce n'est pas un souvenir de fêtes champêtres qu'évoquent les galeries de la charité de la rue Pierre-Charron, et, sans doute l'horrible catastrophe encore présente à toutes les mémoires, a inspiré l'architecture de chapelle désaffectée qu'offre ce monument.

Une très bonne interprétation de la *Rédemption*, de Gounod, y a été donnée, au début de la campagne charitable de ce printemps. Les solistes, artistes et amateurs, parmi lesquels il convient de citer M^{me} Renée Richard, M. Le Lubez et le comte de Gabriac, les chœurs de la société Guillot de Sainbris, l'excellent violoniste de Bruyne, ont contribué à donner un réel éclat à cette audition. Mais il faut bien le reconnaître, sans la variété des timbres de l'orchestre, avec pour seuls accompagnateurs le piano, l'orgue et le violon, l'*oratorio* de Gounod paraît par endroits faible et non exempt de banalité. *Gallia*, réentendue dans le même temps au Nouveau-Cirque, chantée par l'Euterpe, avec orchestre, a paru bien plus puissante.

Cependant, l'époque des concours du Conservatoire approche et avant les examens destinés à sélectionner les jeunes artistes que leurs professeurs y présenteront, l'annuel exercice d'élèves a eu lieu. Le prologue de *Françoise de Rimini* eut pour protagonistes M. Rigaux et M^{lle} Cesbron déjà entendue et applaudie du grand public aux mercredis de la Renaissance et aux concerts Lamoureux, principalement dans trois mélodies prenantes de Busser: *Rosée*, *Retour des Vêpres* et *l'Archet*. Les chœurs ont été supérieurs dans la *Cinquième Béatitude*, de C. Franck, chantée par M^{lle} Revel et M. Baër, à ce qu'ils se sont montrés dans la chanson *a capella*, de Rolland de Lassus. Il faut le répéter, les chanteurs de Saint-Gervais seront toujours inimitables dans les chœurs sans accompagnement.

LOUISE DE CLAVES.



CAUSERIE DE QUINZAINÉ



UR! chères amies, le repos est proche, on va pouvoir respirer après des semaines de course au clocher. Il a fallu vernir toutes les expositions, aller à des réceptions académiques, à des dîners, danser, trouver des cadeaux pour ceux qui se marient ou font leur première communion, se rendre aux galeries de la Charité, à la salle Hoche, chez des particuliers pour les innombrables ventes qui s'y succèdent; certes, la charité est une belle chose, mais pour-

quoi cette concentration aux mêmes jours, aux mêmes heures en des lieux différents; ne pourrait-on s'entendre?

Ceux qui ne font qu'acheter sont encore parmi les heureux; la vraie guigne, c'est d'être *vendeuse* malgré soi.

Un matin, à l'aube, au moment où on est sûr de vous trouver au logis, arrive une amie insinuante.

— Je viens vous faire une visite intéressée.

— Que puis-je bien pour vous?

— Ne dites pas non, avant de m'avoir entendue, *il faut* que vous vendiez pour mon œuvre du Sahara.

L'œuvre du Sahara ne vous dit rien du tout et vous répondez avec élan et conviction :

— Jamais de la vie!

— Voyons, soyez gentille, j'ai promis à la princesse de ***, qui est la présidente, que je lui trouverais dix vendeuses, je n'en ai encore que deux, tout le monde me refuse; je conviens que l'œuvre est un peu lointaine, mais elle fait tant de bien! Vous n'enverrez qu'une dizaine de cartes. Dix personnes au moins vous ont déjà quêtée, or il est convenu que c'est toujours à charge de revanche.

Involontairement vous cherchez quels sont vos débiteurs, l'amie du Sahara se prévaut de cette minute de silence.

— Qui ne dit mot consent! Que vous êtes bonne, je commence bien ma journée, vous m'étrenez, le bon Dieu vous le rendra.

Pendant cette explosion de reconnaissance, cinquante cartes sont glissées sur votre bureau et vous n'avez d'autre ressource que de prendre votre livre d'adresses et de dresser la liste de vos victimes. Quand les comptoirs sont garnis de jolies choses ou d'objets utiles — papeterie, maroquinerie, voire même épicerie — la tâche est bien simplifiée, mais il est loin d'en être ainsi et... comme conclusion pratique, il vous faut cet été préparer par nos travaux des comptoirs de vente dont nous soyons fières à la prochaine saison; mieux encore, tâchons de dénicher une idée qui redonne de l'élan au public un peu lassé, convenons-en entre nous. C'est sans doute par ce mobile qu'on a dernièrement organisé, à la salle d'Horticulture, une vente où les vendeuses avaient revêtu des costumes d'anciennes provinces. Sous des branches de marronniers, ingénieusement enlacées afin de donner l'illusion d'un lieu champêtre, on voyait la comtesse de la Tour du Pin, la comtesse de Leusse, la comtesse de Durfort et M^{lle} de Sèze en Bretonnes; M^{lles} de Fleurien, de Chezelles, de Guenifey en Normandes; M^{lle} de Mouchy en Champenoise; M^{lle} des Garets en Bordelaise; nombre d'Arlésiennes, Boulonnaises, Limousines, quelques costumes étrangers; la comtesse de Linsbourg en Valaque, M^{lle} de Vitabellia en Espagnole. Les commissaires, craignant que leurs redingotes ne fussent pas en harmonie avec les costumes des vendeuses, avaient aussi des habits villageois; l'ensemble était charmant, on faisait gaîment la charité; espérons que les pauvres de Ménilmontant se seront bien trouvés de tant de bon vouloir.

* * *

Il est bien tard pour vous parler des Salons autrement que d'une manière générale; vous savez que le Grand Palais abritait les deux sociétés; rares dans les deux, étaient, cette année, les toiles

religieuses, historiques et même les scènes de bataille. Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que la tendance à remplacer les grands récits par l'anecdote se signale, en peinture comme ailleurs; on morcèle en détails les vastes sujets pour les mettre dans des cadres moyens ou même petits; le tableau de genre, qui est l'anecdote par excellence, remplace les immenses toiles de jadis, et la foule donne raison aux peintres; elle s'entasse devant les parties de dames en famille, les five o'clocks mondains, les ébats d'enfants, de chiens ou de chats; chacun se retrouve là dans ses occupations journalières, découvre des ressemblances; tel bourgeois se pâme en reconnaissant l'omnibus qu'il prend chaque jour. Nous doutons que la concurrence du Métropolitain s'étende jusqu'à occuper les peintres, la perspective et la lumière lui manqueront toujours; il ne nous étonnerait pas pourtant que quelque pinceau humoristique fut un jour tenté par les mines ahuries de Français, pour la première fois, obligés de monter et de descendre rapidement d'un véhicule.

De l'autre côté de l'avenue Nicolas II, l'exposition de l'Enfance nous a rendu le délicieux Petit Palais, débarrassé de la foule cosmopolite dont nous l'avions toujours vu encombré; malgré un peu de monotonie, elle est charmante, cette exposition de l'Enfance, chères lectrices, et grands et petits y trouvent de l'intérêt. Les portraitistes anglais Reynolds, Rommey, Rœburns retrouvent là leurs succès coutumiers, ce sont de vieux amis qu'on retrouve toujours avec joie.

Il ne nous semble pas que les portraits enfantins d'hommes devenus plus ou moins célèbres soient très révélateurs, de çà de là, on remarque tel ou tel trait caractéristique, mais on est averti, il faut se méfier; les portraits d'adolescents en disent davantage; il est d'ailleurs très naturel que l'avenir s'y lise mieux dans le regard déjà façonné par l'habituelle pensée.

Entendu devant les portraits de M. Deschanel :

— Vois, Maurice, comme ce petit garçon a l'air sage, aussi est-il devenu président de la Chambre.

— Qu'est-ce que cela prouve d'avoir l'air sage dans un portrait? Dans ce temps-là il n'y avait pas de méchantes gens pour faire des *instantanés* de vos colères; dans trente ans, si je suis président de la Chambre, peut-être bien qu'on me

mettra dans une exposition d'enfants en colère, cela changera de celle-ci où ils ont tous l'air de petits saints, et ce sera plus drôle, je vous assure.

Le croiriez-vous, chères lectrices, nous avons retrouvé l'adolescence, sinon l'enfance, à la grande réunion de la Société de Sauvetage des naufragés, réunion qui a eu lieu à la Sorbonne, avec l'affluence coutumière. Un jeune garçon, Émile Liénard, âgé de douze ans, est venu recevoir un prix comme récompense d'un deuxième sauvetage, et une toute jeune fille, M^{lle} Marceline Jourdren, en a également mérité un pour avoir exposé sa vie afin de sauver une petite fille qui se serait noyée sans son secours. Aux applaudissements de toute l'assemblée, tous deux ont été porter leurs récompenses à leurs parents; Liénard à sa mère adoptive, M^{me} Houssay, de Basse-Indre, qui peut-être fière de celui qu'elle a élevé.

Cette réunion des sauveteurs a un caractère particulièrement familial; ces braves ne viennent pas seuls de leurs plages lointaines, ils amènent leurs femmes, revêtues de leurs pittoresques costumes, trouvant avec raison que les mortelles angoisses de celles-ci pendant les sauvetages leur méritent bien d'être à l'honneur après avoir été à la peine. Nous avons ainsi revu cette année la bonne M^{me} Auffret, l'émule et l'aide de son mari dans ses périlleux labeurs. Ce ménage est une vieille connaissance pour les habitués de ces séances, aussi est-ce au milieu d'un tonnerre d'applaudissements que la croix des braves s'est jointe, cette année, sur la poitrine du patron Auffret, à ses innombrables médailles de sauvetage. C'est un beau spectacle, chères amies, que celui de ces hommes qui si simplement exposent leur existence pour sauver leurs semblables; ils l'ont fait hier, ils recommenceront demain, et il semble qu'en les applaudissant on s'associe un peu à leur œuvre. Bien peu, hélas! on le sent, on en est humilié! Une pensée peut cependant vous relever et vous encourager, il est d'autres naufragés que ceux de la mer, à beaucoup de ceux que fait la vie nous pouvons tendre la main et montrer le port... Seulement, pour ces sauvetages-là il n'y a pas d'assemblée générale, de récompenses sur la terre; ce sera pour plus tard.

EDMÉE.

Pensées et Maximes

A force d'agir comme on devrait penser, on finit par penser comme on doit agir.

M^{me} SWETCHINE.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.